

NINO EST BEL ET BIEN dans la nuit, il fuit sans que l'on comprenne au début quoi. Il veut s'engager dans la légion étrangère, scènes martiales, écriture qui l'est tout autant, avec des aphorismes et quelques zeugmas. Mais le problème (enfin disons plutôt un des problèmes) de Nino, c'est qu'il prend beaucoup trop de drogues pour passer les tests urinaires de l'armée. Il est logiquement foutu dehors, où tout poisse quand on a plus une thune, que votre amour est disloqué, que le seul avenir possible, c'est un marchand de sommeil et la démerde propre aux périurbains... D'ailleurs, ça poissait déjà pas mal dans le premier roman de Simon Johannin (*L'Été des charognes*), où l'on suivait les errances d'ados perdus à la campagne entourés d'adultes passablement bourrés et joyeusement débiles... Pire que la poisse, c'était carrément la merde, au figuré comme au littéral. On pourrait presque penser à une suite, le personnage du premier devenu un peu plus vieux tentant l'aventure de la grande ville, en l'occurrence Paris, et se ramassant en beauté devant l'infranchissable barrière des classes sociales, de la violence symbolique qui matraque plus fort et plus durablement que celle des flics.

Donc, le fameux Nino, expédié de chez les barbouzes manu militari, se retrouve sur le carreau à renouer avec ses anciens potes, à essayer de reconquérir son amour éternel. Il décrit le quotidien d'un loseur magnifique perdu dans les interstices de l'espace social déréglementé, celui de la banlieue dégueulasse où plus aucun flic ne daigne se déplacer...

« J'ai marché et encore marché, je suis passé du Paris où il y a la place pour rien à celui où y en a trop pour tout. Des trottoirs trop grands, des immeubles trop larges, des voitures trop grosses. Rien à faire, ça suffit pas pour remplir tout le vide que les riches d'ici installent autour d'eux. » Ceci, lâché dès les premières pages, on pense à un roman de classe, version prolo et haine du bourgeois, mais ça se révèle plus subtil, et surtout formellement plus fort. Car Johannin (les deux du coup, Simon et Capucine, dont on peut penser qu'ils sont mari et femme) apparaît maître dans l'art de la description d'un quotidien ravagé par la misère et la dope pour rêver d'ailleurs, essayant

malgré tout de sauver l'amour de sa vie (ça, pour le coup, ça fait très bourgeois) à grands coups d'aphorismes et de sentences coulées dans le béton. Petits boulots sous-payés, larcins pour de la bouffe, combines, et se finissant invariablement en descente d'ecstas les week-ends achèvent de donner à ce portrait de la France périurbaine une atmosphère qui sent le soufre et pourrait bien se manifester comme le négatif de son époque.

Une petite fausse note réside dans la rencontre que Nino fait à Bruxelles : il devient mannequin pour des fringues de grande marque et empoche un petit pactole, de quoi lui laisser le temps de « voir venir ». À lire ça, on se croirait revenu au temps des contes de fées, du tout est bien qui finit bien. Sauf que pour les lecteurs d'Andersen ou de Perrault, les dénouements sont souvent bien plus funestes que leur édulcoration version Disney. Que la sortie, temporaire, de la zone et du manque de fric ne signifie pas pour autant une vie heureuse, même auréolée d'un mariage... En fait, cette partie-là fait plutôt penser aux grands reportages de la droite qui favorise la réussite individuelle pour faire baver tous les prolos (un qui réussit pour dix mille sur le carreau) et conforter la bourgeoisie dans ses valeurs... Pourtant, à lire Johannin, on ne peut se résoudre à ce constat, car sa verve ne semble pas vouloir faire ami-ami avec ceux qu'il s'évertue à conspuer à longueur de pages. Laissons-lui donc le dernier mot : « Quand je sors c'est au milieu du rien, dans le noir qui poisse, dans le jaune des lumières qui chialent toute la fatigue de la rue. Ça colle partout, je disparaîs dans le fond des murs qui m'attrapent. » Pas de doute, l'écriture est là ! **O.G.**

*Nino dans la nuit* de Simon et Capucine Johannin, éd. Allia.

